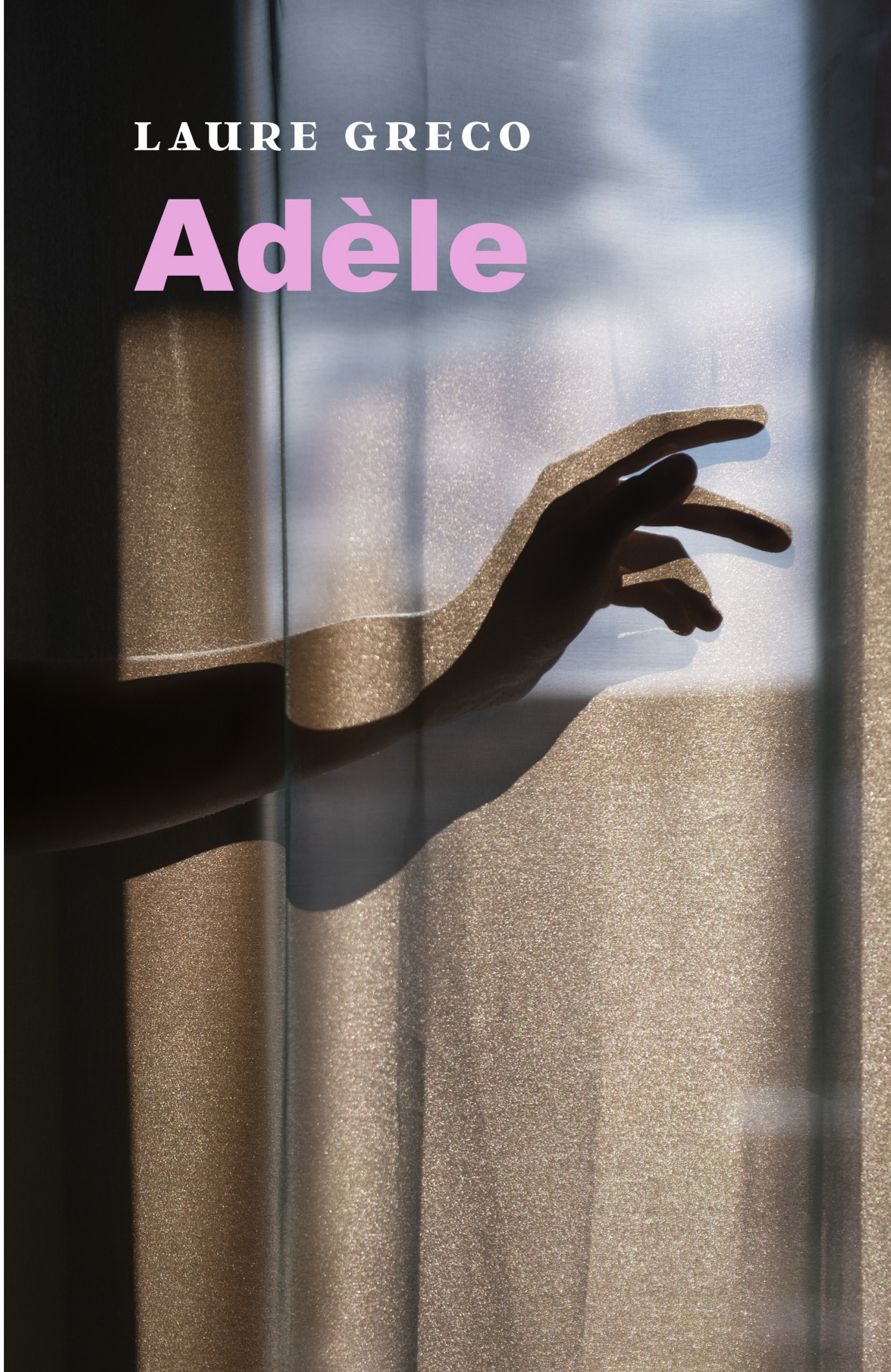


LAURE GRECO

Adèle



Laure Greco

Adèle

© Laure Greco, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-8138-3

Image : Freepik/Freepik

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

En arrivant chez Marc, elle aperçoit un camion de pompiers stationné devant son immeuble, gyrophares allumés. De loin, elle imagine d'abord qu'ils sont venus pour la vieille du troisième, qui a peut-être fait un malaise. Mais à mesure qu'elle s'approche, son regard est attiré vers la civière, un peu en retrait, que les hommes s'apprêtent à glisser dans le camion. Des barrières de sécurité empêchent l'accès à l'entrée du bâtiment, spectateurs amassés autour.

Arrivée suffisamment près pour les distinguer, elle croise le regard étrange que lui porte la vieille (oui, celle du troisième), debout devant la porte d'entrée et visiblement en pleine forme, puis celui de l'ensemble des voisins, tous cloués sur le trottoir. Un regard à la fois sidéré et compatissant, qui la met immédiatement en alerte. Elle sent prendre naissance dans son corps une sorte de terreur tentant de l'informer que ce qui vient de se passer la concerne de près. Une voix crie : « C'est elle la mère ». Être désignée par ce mot « mère », noue ses entrailles en un instant, sentant qu'il est arrivé quelque chose à son bébé, mais cela reste irréel. Où est Adèle ?

Le médecin, blême et en nage, s'approche, la laisse passer au-delà des barrières pour qu'elle se dégage de l'attroupement de passants et qu'elle puisse le rejoindre près du camion. Il lui annonce le drame, désarçonné. Plus tard, elle ne se souviendra plus de ses mots mais seulement du choc logé dans la voix de cet homme, du bruit de sa bouche sèche, de sa façon de tenter de déglutir. Pas besoin de mot pour comprendre la présence de la mort dans l'air.

Ensuite la sidération, un trou noir dans son esprit, l'impression d'être dans un rêve, spectatrice de la scène, extérieure et muette. Les jambes molles, son corps tout entier en ébullition, dans ses oreilles un sifflement aigu insupportable. Après quelques secondes elle réussit à se mouvoir, titubante, vers le camion encore ouvert. Passe devant un brancard, au sol, sur lequel repose quelque chose, un corps adulte sous une couverture de survie, papier couleur or. N'y prête aucune

attention, préférant ne pas savoir de qui il s'agit.

La mère animale, guidée vers ce qui se passe dans le véhicule, ne peut s'empêcher de hurler lorsqu'elle voit. Le corps de sa petite fille en train d'être réanimé. Un autre médecin, deux infirmières, en pleine action, concentrés sur des gestes, des mots, prononcés de façon méthodique : « Un, deux, trois, quatre... », seuls sons audibles, noyés dans ses cris à elle.

Cette valse à quatre temps, chantée par une femme, rythme le massage cardiaque et l'insufflation au ballon, un spécial, pour enfant, tout petit, si petit. Elle n'avait jamais imaginé qu'il existe ce genre de petit matériel destiné à des actes si graves. De la réanimation de poupée, scène de science-fiction terrifiante. Une infirmière appuie sur le thorax de la petite par impulsions régulières.

Entre la vie et la mort, de toute évidence, on y est, là, à cet instant. Un mouvement impulsif l'attire vers l'intérieur du véhicule, elle veut soutenir sa fille, lui faire sentir sa présence, son amour, elle veut agir pour supporter son impuissance.

On l'empêche d'entrer dans le camion, le conducteur vient fermer les deux portes arrière après que le médecin lui a expliqué avec précaution qu'on emmène Adèle à l'hôpital Necker enfants malades.

Marc vient de sauter du deuxième étage avec la petite dans les bras.

Première partie

1.

Claire et Marc se rencontrèrent un soir de mars, lors d'un dîner à Nantes, chez une amie commune nommée Élise. Celle-ci avait été interne dans le même service que Marc. Ce dernier avait fait le déplacement un vendredi soir pour le pot de départ de leur ancien chef de service. Comme il logeait chez Élise pour le week-end, elle avait tenu à organiser un dîner le samedi, c'était l'occasion pour tous les anciens étudiants de chirurgie cardiaque de se retrouver.

Claire ne connaissait personne, elle avait rencontré Élise au cours de dessin qu'elle donnait dans une MJC pour arrondir ses fins de mois et financer sa dernière année aux beaux-arts. Elles avaient sympathisé et Claire avait accepté de se joindre à l'équipe cardiologique, sans grande conviction, pour un « pot-au-feu à la bonne franquette », que lui avait vendu Élise.

Ce soir-là elle arriva avec le jean qu'elle portait presque toujours, des bottines noires, plates, classiques, un chemisier banal, sous un gros pull en laine. Claire ignorait ce qui faisait sa beauté, et cette tenue un peu masculine et simple allait la rendre encore plus atypique et attirante aux yeux de Marc.

Très mince, trop. Son regard, à la fois profond et insaisissable, dégageait un charme particulier. Ne suivant aucune mode vestimentaire, elle n'avait jamais su se construire un look, et avait d'ailleurs renoncé à toute tentative de s'embellir, ne sachant pas du tout comment s'y prendre. Ses choix avaient toujours été radicaux, et ratés. Cheveux courts (à la Jeanne Mas), décolorations (à la Madonna), permanentes (comme sa mère), vêtements trop larges et mal assortis (style 90's), démarche ridicule si elle tentait des talons (style pute débutante).

Dans sa culture, l'apparence avait peu d'importance. Savoir se mettre en

valeur, on ne lui avait pas appris. Elle ignorait également que la plupart des filles bien arrangées ne l'étaient pas par nature, mais qu'elles consacraient des heures à cette réussite subtile, épluchant les magazines de mode dans les moindres détails, suivant les conseils des influenceuses, enchaînant les boutiques, et échangeant un maximum d'idées entre elles. Claire ignorait qu'être belle était un hobby à part entière, voire un boulot à plein temps. Elle n'avait pas ce qu'il est convenu d'appeler un *groupe d'amis* avec qui il est d'usage d'aller boire des verres le soir après le travail pour se détendre et rire de tout et n'importe quoi. Elle n'était sur aucun réseau social.

Jeune femme timide et craintive, ces traits étaient exacerbés par l'idée d'être totalement étrangère au style chirurgical de cette soirée, elle consacrait généralement l'essentiel de son énergie à passer la plus inaperçue possible.

En vérité, elle était inabordable. Peu bavarde. Entre nous, autant dire quasi mutique dans certaines situations, elle se sentait inintéressante, elle pouvait paraître fermée voire hautaine, si on ne voyait pas qu'elle était avant tout un animal sauvage. Elle n'occupait aucune place au monde, se résumant presque à une absence.

Assise au salon pour l'apéritif, elle se fit donc toute petite. Si on lui posait une question, elle répondait de façon peu assurée, en parlant avec les mains. Elle se sentait encore plus à nue lorsqu'elle voyait les regards se détourner de son visage, attirés par les mouvements de ses mains, presque des moulinets, béquilles marionnettistes de son expression, qu'elle ne pouvait empêcher lorsqu'elle parlait.

— Et toi Claire, comment tu connais Élise ?

— On fait du dessin ensemble.

— Tu prends des cours de dessin avec elle ?

— Non je suis la prof. Enfin je suis juste étudiante aux beaux-arts pour le moment.

Gros fard. L'idée même d'être supposée apte à enseigner le dessin, même à des débutants, et d'être tout à coup au centre de l'attention, la mettait mal à l'aise et était source d'un angoissant sentiment d'imposture. Elle s'arrêta à des réponses concises et fermées pour que personne ne rebondisse ou ne s'intéresse davantage.

À table, assise face à Marc, elle observa cet homme de presque quinze ans plus âgé qu'elle, immense et très fin, cheveux gris, coupés courts sur les tempes, longs devant et ramenés sur le haut du crâne pour masquer sa calvitie naissante. Ses yeux étaient petits, un peu enfoncés, et presque trop bleus. Il portait un veston près du corps sur sa chemise blanche. Une élégance toute naturelle. Elle le trouva beau, mais plutôt genre vieux beau.

Plus tard, elle se poserait souvent la question : pourquoi s'était-il intéressé à elle ? Ils étaient si différents, opposés même. Très sûr de lui, il occupait l'espace de façon écrasante, avec une voix forte. Il impressionna Claire par sa répartie et son assurance.

Claire ne disait pratiquement rien en société, pendant les dîners, et elle ne se rendait pas compte de l'impression de froideur qu'elle pouvait provoquer. Les deux principaux atouts de Claire (en cherchant bien, elle-même aurait pu les trouver, mais elle en était incapable) étaient sa sensibilité et son sens de l'observation. Elle avait le don pour repérer des petites particularités chez les autres, des gestes, un trait physique, une façon de rire ou de regarder, un tic de langage, ou encore le défaut de prononciation d'un mot. Cette tendance à s'attarder sur tous les détails lui était pénible, fatigante, car son cerveau recevait, entendait, voyait, retenait tout, mais lui permettait aussi de sortir de bonnes phrases, rares certes, mais bien placées dans la conversation, la concluant ou la décalant un peu. Le peu qui sortait d'elle faisait l'effet d'une flèche lancée d'on ne sait où, mais tapant directement dans le mille. Elle avait le charisme des taiseux. Ces ponctuations humoristiques inattendues survenaient cependant tous les tremblements de terre.

— J’adore le pot-au-feu ! s’exclama une interne en chirurgie cardiaque troisième année.

Marc, avalant goulûment le contenu de son assiette, ramena volontiers sa science, parlant *histoire culinaire*, en lien avec le menu du jour :

— Tu sais quel plat le roi Henri IV a voulu démocratiser au XVIIe siècle, pour lutter contre la famine due aux guerres de Religion ?

— Du cheval blanc ! S’écria Claire.

Fou rire général.

Claire regarda Marc l’air de rien, en souriant, un peu fière, mais sans en faire tout un plat. Elle amena une cuillère de bouillon à sa bouche.

— Très drôle ! Non ! De la poule au pot ! C’était le plat du pauvre à l’époque, mais c’est délicieux effectivement, répondit Marc, s’étant discrètement fait piquer la vedette, vexé.

C’était la première fois qu’elle venait dans cet appartement, F3 en plein centre de Nantes. Cheminées, grandes fenêtres, plafonds hauts, parquets en chêne, meubles d’antiquité, rideaux lourds. Une décoration très connotée bourgeoisie traditionnelle. Claire ignorait tout de ce monde qu’elle découvrait avec curiosité et fascination.

Marc était clairement dans son élément. Il semblait très instruit, s’exprimait dans un français parfait, ce qu’elle admirait plus que tout. Elle apprit au détour des conversations qu’il avait eu son bac C mention très bien et était arrivé deuxième au concours de première année de médecine, qu’il avait réussi du